

Chapitre 4 : Santa Catalina, Tingo et tous les autres

Dimanche 13 novembre

Le soleil baigne la terrasse. Quelques tables sont dressées pour le petit déjeuner. Au menu, spécialités locales : pan cakes et marmelade d'orange ! On continue à oublier le café, et le chocolat aussi, tiens, d'ailleurs. Ce sera du thé. Local, pas mauvais. La pureté de l'air fait resplendir le paysage. Une lumière éclatante jaillit des murs blancs et, au-delà, des montagnes couronnées de neige. El Misti pèse de tout son poids sur la ville. Le contraste avec la fin de journée est spectaculaire. La brume et la pollution ne se sont pas encore installées. Pour ce qui est du P.O. (*paysage olfactif*) quelques senteurs originales :

le kérosène vraisemblablement utilisé comme combustible pour le réchaud

le beurre un peu rance issu d'un mammifère quadrupède et peut être camélidé (*c'est la famille des lamas, guanaco, alpagas et autres vigognes fort nombreux dans la région*). Dans le patio, au rez-de-chaussée, j'aperçois une paysanne en costume traditionnel. Enfin, je suppose que c'est le cas car les Arequipeños rencontrés en ville jusqu'à présent étaient habillés à l'occidentale. Elle est splendide : chapeau melon marron foncé, gilet rouge, veste et jupe longue bouffante noires. Une note de couleur vive se distingue lorsqu'elle pivote ; un grand châle en laine tissée, à fines rayures dans des tons presque fluos, entoure ses épaules et sa taille pour envelopper une petite silhouette, probablement un enfant. (*Je suis prudent car la même scène vécue en Afrique m'avait valu la surprise de constater que le bambin était un goret !*).

Elle semble affairée à un commerce de légumes ; je me plais à penser qu'elle est venue à la ville pour vendre les produits qu'elle a ramassé ce matin. (*Si ça se trouve, elle est venue faire les courses dans l'hypermarché du coin et pose un peu ses paquets chez sa cousine, histoire de boire un pastis avant de repartir.*)

Je suis tiré de mes rêveries par l'arrivée de Mimi, quasi sculpturale dans son short et son débardeur, bien que les glossaires ne recèlent que très peu de sculptures en modèles réduits comme celle là !

- 'T'as sorti tes Ray Ban, mon petit Val ? Trop de lumière ou pas assez de sommeil ?'

Mimi attaque fort. Elle a le don de me mettre en boule de bon matin. Elle sait pourtant que je ne suis pas très loquace au lever ! Et j'ai horreur des diminutifs. Mais je ne relève pas. Bon, je m'attendais à des remarques. Surtout après avoir entendu Mimi se brosser les cheveux, au travers de la cloison ultra insonorisée séparant nos deux chambres. Ma pudeur s'est sentie mal. Mais non, rien de rien, non je ne regrette rien. Ni les cris, ni les gémissements et encore moins les rires et les discussions.

- 'A propos, comment dit-on 7^{ème} ciel en Suédois ?'

- 'Walhalla, et ce n'était pas du Suédois.'

- 'Excuse-moi mais il m'a semblé reconnaître certaines des expressions du cuisinier dans le Muppet Show !'

- 'Très drôle ! Et ton jogging, t'as réussi à semer les violeurs et les égorgeurs ce matin ?'

- 'Alors ça, c'est pas drôle, parce que figure-toi que j'ai été poursuivie par des individus plus que louches'.

- 'Etaient-ils à pied ? car si c'est le cas ils n'avaient aucune chance !'

- 'Tu ris, mai j'ai eu très peur, je ne sais pas comment faire.'

- 'Essaie de 'jogger' en taxi.'

- 'Bon, t'es lourd ; dis-moi plutôt qu'est-ce qu'on va faire aujourd'hui.'

Et voilà comment on s'arroge le droit de disposer de l'emploi du temps des autres. Et si j'avais prévu autre chose, moi ? Après tout j'ai été engagé pour accompagner Martine Lherbier, pas Mimi ! Il se trouve que mon amie Danoise repartait ce matin mais j'aurais pu.... Oh ! et puis à quoi bon ?

- 'J'ai essayé Aerotur mais ça me semble gravement fermé. J'appellerai Atlantimed ce soir, avec le décalage se sera lundi matin à Paris, l'agence sera ouverte. Ma bonne Mimi, je crois que nous avons la journée pour visiter la ville.'
- 'T'as pas plutôt un endroit avec une piscine et un transat ?'
- 'On pourra faire ça aussi, mais moi je vais visiter Santa Catalina. Qui m'aime me suive !'
- 'Ils ont des visites guidées en Suédois à Santa Catalina ?'
- 'C'était pas du Suédois !'

*

* *

Le monastère de Santa Catalina est une pure merveille. (*Pour tous les détails historiques et architecturaux voyez le guide Bleu ; Ou alors suivez la visite guidée mais 90 minutes d'assassinat de la langue de Molière c'est dur. Moi, j'aimerais simplement vous parler de l'ambiance, de sensations ô combien puissantes.*) Peut-être mes sens sont-ils exacerbés par le manque de sommeil ? C'est possible et si c'est le cas, tant mieux. J'aime percevoir le côté surréaliste des choses.

Première sensation : c'est immense. Nous sommes en plein cœur de la ville mais il règne un profond silence. Ce n'est pas pesant pour autant ; les oiseaux gazouillent et les couleurs des façades sont gaies (*et vice versa, selon le degré de surréalisme atteint*). Vient ensuite une forte sensation de simplicité. L'endroit a pourtant été bâti pour des gosses de riches, des nonnes issues de richissimes familles espagnoles pour lesquelles il était de bon ton d'envoyer une fille -et sa dot- au couvent principal du vice-royaume du Pérou. Si proche du Potosí, de la montagne d'argent et de l'or à profusion. Il est à noter, à ce propos, que les cellules des nonnes étaient flanquées de petites salles abritant leurs servantes... Malgré tout, l'architecture n'est jamais arrogante, ni même imposante, ou grimaçante. Nous sommes à l'intérieur d'un espace clos, réservé à des personnes cultivées ou au moins, pour la plupart, capables de lire. (*A deux pas se trouve l'impressionnante bibliothèque du Couvent de la Recoleta où sont conservés plus de 30.000 ouvrages dont le plus vieux date de 1470*). Nul besoin de leur faire un dessin, c'est à dire d'utiliser les statues et les façades comme des livres de pierre à l'usage des analphabètes. Pas façades surchargées, pas d'archanges pourfendeurs, pas de diables ricaneurs. Le peuple n'a pas accès à cet endroit. Il est donc inutile d'impressionner, de conforter ou d'effrayer le public. Puis vient la sensation d'harmonie, par le jeu des couleurs, le rythme des galeries (*certaines sont ocre orangée*) et des cloîtres (*celui des orangiers est bleu soutenu !*). Tout de suite après l'harmonie une sensation contradictoire émerge : grandeur et décadence. Tant d'espaces, tant de pièces, toutes ces installations, toutes ces richesses... pour 12 nonnes qui continuent à vivre là, recluses, et qui ne sortent qu'après 16 heures, lorsqu'il n'y a plus de touristes. Certaines installations à la grande échelle évoquent un passé glorieux et une fréquentation importante, la cour des jarres ou le lavabo par exemple, obsolètes aujourd'hui et tellement fastueux pour le lieu et pour l'époque. Nombre de galeries, de coursives, de cellules gisent aujourd'hui sur le sol, terrassées par les tremblements de terre, témoins de l'emprise d'El Misti, qui dépasse au-dessus des toits. J'essaie de capturer un peu de tout ça par de brèves séquences de vidéo, confiant à un œil -et surtout à une mémoire- électroniques, quelques-unes des sensations de voyage. C'est un plus, une illustration évidente, qui vient étayer le récit, de retour. C'est aussi un inconvénient, car je me suis surpris à me souvenir des images filmées plus que des images vécues. La raison en est à la fois simple et double : je passe et repasse la vidéo à l'envi, imprimant sur mes rétines des images faciles, bordées, limitées dans l'espace et dans le temps que mon œil souvent découvre réellement car j'étais trop occupé à filmer pour les découvrir sur place ! Après avoir longuement hésité, je me suis équipé, il y a quelques années, d'une caméra vidéo. Le modèle des années 90 pour haltérophiles confirmés. Pourtant, je déteste m'encombrer en voyage. Mais suis-je réellement capable du lutter contre les gadgets du monde dit 'moderne' ? De la même façon, j'ai horreur que l'on empiète sur ma vie privée et pourtant je me suis doté d'un téléphone portable. Je crois, en étant totalement honnête, que la somme de ce que j'en retire et toujours supérieure au total des inconvénients. Dans mon métier, le téléphone portable est bien pratique, et puis je peux l'éteindre en arrivant à la maison,

au restaurant ou au cinéma. De même, la somme d'images que je retiens dans mes souvenirs est largement inférieure à celle que j'ai fixé à jamais sur la bande vidéo. Certes il y a une distorsion mais, in fine, plus d'images me reviennent en mémoire au-delà de celles que j'ai filmées, plus de sons aussi. Les parfums (voire les odeurs) font cruellement défaut. Les scientifiques travaillent sur des prototypes paraît-il. Ne les dérangeons pas ! Aujourd'hui, je me suis équipé d'une mini caméra vidéo numérique qui a la taille d'un bouquin. Je suis un ascète de l'image et généralement 15 jours de voyage tiennent sur 30 minutes d'enregistrement. Je hais les travellings. Je filme en plans fixes, cadrés serrés, environ 4 secondes par plan. Certaines actions peuvent être filmées plus 'in extenso', mais c'est rare. Le résultat est encourageant. Depuis que j'ai adopté ces règles, mes amis s'endorment beaucoup moins devant le film.

- 'Tu as vu la taille de ce caoutchouc ? Ma grand-tante en ferait une jaunisse ! Il est immense.'
 Cette remarque, en plein cœur d'un espace de sérénité aussi merveilleux, me dérange.
 Une sorte de gêne sourde, de malaise, presque un agacement. C'est bizarre, j'ai presque envie de m'en prendre à la famille de Mimi. Se sont probablement des gens normaux, qui aiment les canaris en cage et les caoutchoucs en pots. Je garde, pour ma part, une aversion marquée pour ce type d'ambiances ; elles sont trop souvent synonymes de déjeuner dominical qui finit à 16h après le champagne et les biscuits à la cuiller. Quelle horreur ! et pas seulement le Champagne après le café, mais généralement c'est l'automne, ou l'hiver, et il pleut. Pas même la possibilité de sortir s'aérer un peu. On est coincés là, apathiques. (*car il est bien connu que l'apathie vient en mangeant !*) Ajoutez à ça les relents du festin, un P.O. bien gratiné : les odeurs de gigot d'agneau froid provenant de la cuisine et installés dans un recoin du salon à la faveur d'un insidieux courant d'air, le mélange des vins servis en abondance et laissés sur la table (*voire sur la nappe*), le plateau de fromage qui a marqué de son empreinte la pièce tout entière, les mandarines, servies avant le gâteau à la crème, le café, servi dans une cafetière en porcelaine au motif fleuri, et qui aurait mérité mieux (*bien que fortement dosé en robusta*), les cigarettes et –pire- le cigarillo de l'oncle par dessus l'armagnac pour faire descendre tout ça. Le comble de l'horreur est atteint lorsqu'un trisaïeul, ou un arrière-petit-enfant, au choix, appuie sur le fatidique bouton de mise en marche de la télé. Et là c'est l'angoisse ; l'arrivée du tiercé, Jacques Martin ou une quelconque série américaine style Starsky et Hutch. Je vous parle d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître. Quoi que ! Avec quelques aménagements sur le nom de l'animateur et celui de la série TV on n'en est pas très loin.

J'ai fermé les yeux, sous le choc des images. Le calme du monastère reprend le dessus. Mimi s'est tue ; ou plutôt elle a arrêté de parler, elle chantonne d'une voix fraîche et féminine. Elle doit avoir chaud. Je sens son parfum : Empreinte, de Courrèges. Il lui va à merveille. Il ajoute à sa féminité

- 'Bravo, Mimi !'

Je me suis exclamé à voix haute et pourtant je ne parlais qu'à mon for intérieur, qui est loin d'être sourd.

- 'Quoi ? Pourquoi bravo ? T'es vraiment pas net comme mec, toi. T'as pas faim ?'

Si, Mimi, j'ai faim, j'ai faim d'un tas de choses, de parfums, de couleurs, de sons, de sensations.

Je vis, je veux, j'aime. La vie est belle, je suis à Arequipa et demain sera un autre jour.

*

* *

Nous avons traversé tout le monastère et nous voilà proche de la porte Nord. C'est un épais portail de bois qui sépare les deux mondes d'Arequipa, celui du silence et des nonnes de ce côté et celui des moteurs pétaradants et du siècle, de l'autre. Les sœurs ont installé une petite cafétéria où elles servent des pâtisseries et des empanadas (*sorte de feuilletés à la viande*). Nous en prenons une chacun et nous accompagnons tout

ça d'une bouteille d'eau minérale. Le jus d'orange pressé nous tend les bras mais nous sommes forcés de renoncer à cause de cette maudite turista.

- 'Tiens, regarde sur la carte, si tu veux nous pouvons aller nous baigner à Tingo. Le guide indique un lac et une piscine sympas.'
- 'D'accord, mais on repasse à l'hôtel parce que je dois mettre mon maillot, prendre mon huile solaire et mon Vogue.'

Une fois dûment équipés, nous voilà en quête d'un taxi. La noria habituelle semble s'être tarie. Plus un taxi (*et à dire vrai, plus une voiture*) dans les rues. Finalement un véhicule s'arrête à notre hauteur. Il n'y a pas d'indication stipulant que ça peut être un taxi de près ou de loin.

- 'Vous allez où ?' me dit le chauffeur dans un espagnol à peine hispanique
- 'Tingo, le lac, vous connaissez ?' dis-je fort intelligemment.
- 'Sì, sì, claro' (*tu m'étonnes !*) 'Vous voulez y aller ?' (*à son tour d'avoir des questions intelligentes*)

Mimi intervient

- 'C'est pas un taxi, tu as vu ? On ne va pas monter avec ce type ! Il a l'air bizarre'
- 'Tu sais, Mimi, en Amérique Latine, pas mal de gens font des petits boulots pour arrondir leurs fins de mois ; ceux qui ont une voiture s'en servent pour transporter les touristes les jours fériés'
- 'Ah ! tu crois, mais combien va t'on payer pour une voiture comme ça ?'
- 'Ne t'inquiètes pas, laisse moi faire.'

Ce genre de phrase génère habituellement des catastrophes. J'en suis conscient. J'use donc de circonspection. Après une discussion rapide le tarif s'établit. Il ne me semble pas exorbitant mais compte tenu de la mine réjouie du conducteur, je pense avoir pleinement contribué à l'adjonction de beurre dans ses épinards. Après tout, c'est tant mieux ; il a besoin de soles et nous d'être transportés. Nous arrivons dans le quartier populaire de Tingo, à quelques kilomètres du centre ville. Au bord du petit lac, l'ambiance est animée, festive et évoque les tableaux de Renoir 'Le Moulin de la Galette' ou 'Le déjeuner des Canotiers'. Je n'ai pas connu les bords de Marne à l'époque des guinguettes mais la sensation que je ressens à cet instant m'y fait volontiers penser. Certes les 'Grandes Baigneuses' sont nettement plus bronzées que celles de ce cher Auguste et les flonflons de l'accordéon ont laissé leur place aux accords rythmés de la Salsa et autres Méringués. Les familles se sont installées sur l'herbe rare, étendant de vastes tissus bariolés à l'ombre des grands eucalyptus.

- 'Tu crois qu'on pourra trouver un transat et un parasol quelque part ?' me dit Mimi, la mine quelque peu déconfitée.

Je n'avais pas envisagé une seule seconde de m'installer avec Mimi sur les bords –passablement boueux- du lac.

- 'On va aller s'installer à la piscine ; ils devraient pouvoir nous trouver ça. On sera plus tranquilles' répons-je, confiant.

Erreur ! A peine ai-je acquitté les quelques soles de l'entrée que nous nous rendons compte du désastre. La piscine, contrairement au lac, est profonde. Donc, on peut y plonger. Les enfants et les jeunes adultes rivalisent d'audace pour montrer comment ils font des plats sur le ventre, le dos ou les gencives (*quand ils oublient d'arrêter de sourire*). Le brouhaha est digne d'une école maternelle italienne. Très peu pour moi ! Nous nous apprêtons à battre en retraite lorsqu'une dame d'un certain âge nous aborde avec un large sourire et nous explique que la piscine pour les touristes c'est de l'autre côté du pâté de maison au club 'Sol'. Je la remercie chaleureusement non sans me demander si le nom du club fait référence au Soleil ou à la monnaie locale. Mais au diable l'avarice et je ne me sens pas du tout capable d'expliquer à Mimi que tout compte fait on rentre à l'hôtel. Le club Sol est effectivement nettement plus calme, malgré une forte fréquentation en ce dimanche de printemps. L'ambiance y est plus internationale bien que Mimi, et une walkyrie du genre rencontré à l'hôtel, constituent l'essentiel des chevelures blondes en présence. Nous nous installons sur des transats avec matelas, sur la pelouse, moi à l'ombre, Mimi au soleil. Elle a tout prévu, l'huile solaire, le chapeau, le brumisateur et le maillot à émeutes. Le silence s'accroît tout d'abord quand Mimi, superbe dans son maillot brésilien, s'approche du bassin. Puis une série de quolibets et de sifflets se font entendre, sans adresse directe, plus admiratifs qu'insistants, presque en sous voix. Soudain se pose le sempiternel problème des rapports de couples, constitués, ou, comme c'est le cas, de circonstance.

Dois-je en tant qu'homme, veiller sur ma compagne, la protéger ? Ou au contraire dois-je lui laisser vivre sa vie de femme libérée à même d'assumer ses choix et les conséquences de son comportement ? Mais je n'entrerai pas tout de go dans ce débat car j'ai un peu de repos à prendre ; mais vous ne perdez rien pour attendre.

*

* *

L'après-midi a du s'écouler tranquillement car j'ai rejoint les bras de Morphée dès l'acquisition de la position allongée. Mon implication relative au problème de comportement du mâle dans le couple moderne, a été largement dominée par le besoin de sommeil. Cet acte manqué caractérisé prouve bien que je suis moins macho que je pensais. Quoi que !

La sérénité de l'après-midi a cependant été scandée par quelques interventions romantiques de Mimi :

- Valentin ! Tu ronfles. Tu fais peur aux enfants.

Et puis il y eut 'l'incident' du lecteur de CD. Il n'est pas question de larcin ou de sécurité ; c'est un tout autre problème, plus... intime. Dans un chapitre précédent je vous expliquais que j'étais toujours célibataire, j'aurais dû dire à nouveau célibataire, mais avec un enfant. Je suis divorcé et Papa d'une adorable petite Charlotte de 7 ans. L'histoire est à la fois banale et pathétique :

un jeune homme ambitieux veut se faire une place au soleil pour sa famille et pour lui-même dans l'industrie du tourisme. Grand voyageur dès l'origine, il est de passage sur terre et peut lui chaut d'un rang et d'une quelconque hiérarchie sociale. Il séduit une jeune femme de petite bourgeoisie par son côté différent, dynamique et exotique à la fois. Elle le séduit parce que c'est de loin la plus jolie et la plus fine des filles qu'il a pu rencontrer à ce jour. Il 'présente bien' (*c'est important pour les parents de la fille*), il parle plusieurs langues, il a de la conversation. Par amour, il accepte de se sédentariser géographiquement mais sa 'bougeotte' endémique le fait s'attaquer à des projets que ses moyens financiers ne lui permettent pas. Les parents de sa femme (*qui auraient ces moyens*) considèrent qu'il doit faire ses preuves ou bien rester à sa place. Il fait contre mauvaise fortune bon cœur car la chance sourit aux audacieux, l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt et tout un tas de conneries de ce genre récupérées directement dans la bienséance de son éducation catholique. Le résultat est une débauche d'énergie, pour compenser le manque de capitaux ; énergie dépensée à se faire un nom dans le tourisme en même temps qu'il restaure un appartement que le couple vient d'acheter toujours sans grands moyens. Pendant ce temps, de l'amour naît une splendide petite fille. Elle est douce, ronde, souriante et elle a les yeux de son Papa, lui disent tous ses amis (*ce qui, bien sûr, a le don d'énervier la Maman*). Toutes ces heures dépensées à toutes ces activités lui font perdre de vue l'essentiel, la Maman s'ennuie, clouée à la maison qu'elle est depuis l'enfant. Elle ne peut plus sortir, ni faire sa gym avec les copines ; comme ils n'ont pas les moyens elle doit reprendre le travail pour garder son standing. Elle aurait pu rester à la maison et serrer un peu le budget pendant quelques mois, mais la confiance en l'avenir lui fait défaut. Et puis pourquoi, après tout, devrait-ELLE faire l'effort. Le grand voyageur -qui ne voyage plus- est soumis à de fortes pressions ; il doit ramener de quoi élever le rang social de la famille tout en rentrant à la maison à l'heure pour s'occuper des tâches ménagères et de 'sa' fille. Or, les affaires qu'il a lancées ne se portent pas aussi bien que ce qu'il espérait. Il faut y passer encore plus de temps, au risque de tout perdre. C'est un casse tête qui finit par lui broyer les méninges et après plusieurs épisodes sordides de cris et de haine affichée, le couple se sépare. Lui décide tout d'abord d'aller habiter chez un ami, pour provoquer un électrochoc, pour rattraper ce qui peut encore l'être. Elle garde l'appartement, et ce n'est que justice car après tout se sont SES parents, avec LEUR argent, qui ont permis l'obtention du prêt. Un autre essai infructueux se solde par la vente de la société si gourmande en efforts et en heures de travail et par la séparation physique, et définitive, du couple. Je vous rassure, les parents de la mariée rachètent aussi les parts de l'appartement au jeune homme, bien sûr, sans le léser, mais sur la valeur avant les travaux qu'il a pu lui-même effectuer, la nuit, pour que sa femme rentre de la maternité avec leur fille dans une maison au carrelage refait. Au passage, ils soustraient de la somme un loyer d'usufruit pour la période de jouissance des lieux (*comme la loi peut être appliquée de façon sordide, parfois !*)

Le jeune homme est moins jeune, il se fout de l'argent ; d'un coup il a pris des cheveux blancs, ce qui, d'après sa voisine rajoute à son charme. Il se contrefiche de sa voisine, de son charme et même de sa vie.

Il est prêt à tout envoyer balader et à partir, lui qui fait ça si bien. Puis il pense à sa fille, à ce 'moi miniature' comme dirait Lucio Dalla. Il ne peut pas lui faire ça. Il doit lutter, obtenir une situation dont sa fille sera fière. Il doit lui apporter le confort et le réconfort. Alors il réagit. Après s'être volontairement exilé pour éviter de buter sur son 'ex' à tous les coins de pianos-bars il met en place un système savant d'occupation professionnelle 24h/24h sauf les jours où il peut récupérer sa fille. Elle devient le pivot géographique de ses affectations : il n'accepte aucun poste à plus d'une heure de la petite. Il est brillant, volontaire, déterminé, n'a plus grand chose à perdre : il réussit, à sa façon, c'est à dire fort mais partiellement, pour, cette fois, préserver sa fille. Aujourd'hui, il arrive à jongler avec son emploi du temps pour caser ses déplacements les plus longs entre deux week-ends avec sa fille. Il lui téléphone tous les deux jours. Ils sont très attachés, très complices. Ils s'aiment. D'un amour pur, paternel et filial, réciproque et très fort. Le quotidien est devenu supportable. Sauf les dimanches soirs où il doit ramener la petite. Sur la route du retour il s'arrête souvent pour essuyer ses yeux ; il n'arrive plus à conduire ; il y a trop de buée dans sa tête. Sauf lorsqu'il entre par erreur dans la chambre de sa fille quand elle n'est pas là ; dans ce petit univers artificiel qu'il a recréé pour elle et dans lequel elle fait comme si elle croyait vraiment que c'était sa chambre, pour lui faire plaisir. Récemment il a recommencé à sortir, à jouer, à flirter. Il trimballe un sacré handicap sous forme traumatisme ou de complexe, qui lui font tenir loin toutes les relations qui pourraient s'avérer trop sérieuses ou demander trop d'implication.. Ca va mieux, il arrive maintenant à parler de sa fille sans se mettre à pleurer. Sauf, lors qu'il entend des musiques sournoises, et fort belles au demeurant, qui lui remuent le couteau dans la plaie.

Et nous revoilà à l'histoire du CD baladeur. Mimi me le prête pour que je puisse me laisser aller au repos et à la lecture, étant, par la sorte, épargné des bruits de la piscine. Elle a mis un CD de Peter Gabriel. J'adore.

Je chante le refrain de 'Sledge hammer' trop fort, ce qui me vaut quelques bourrades de ma voisine.

Puis, sournoisement, vient 'Don't Give up'. Les phrases de la chanson viennent se fracasser dans ma tête comme les vagues d'une tempête sur les rochers de la côte. Pêle-mêle Peter chante

'I was taught to fight, taught to win, I never thought I could fail'

(on m'avait appris à me battre, à gagner, je n'aurais jamais pensé pouvoir échouer)

Kate Bush lui répond :

'Don't give up, cause you have us ; Don't give up, we don't need much of anything ; Don't give up now, we're proud of who you are ; don't give up cause I believe there's a place where we belong' (N'abandonne pas, nous sommes là ; n'abandonne pas, nous n'avons pas besoin de grand chose ; n'abandonne pas maintenant, nous sommes fiers de toi ; n'abandonne pas parce que je crois qu'il existe un endroit fait pour nous.)

La beauté des voix et le poids des paroles ont provoqué une réaction fulgurante ; je me suis tourné sur le côté, je tourne le dos à Mimi ; elle ne voit pas mes larmes.

Peter reprend :

'Moved on to another town, tried hard to settle down ; for every job so many men, so many men no one needs' (j'ai déménagé dans une autre ville, j'ai fait d'énormes efforts pour m'installer ; pour chaque boulot il y a tellement d'hommes, tellement d'hommes dont personne n'a besoin)

Et Kate lui répond :

'When times get rough, (you) can fold back on us, don't give up, please don't give up' (quand les temps deviennent durs, tu peux te replier sur nous, n'abandonne pas, s'il te plaît, n'abandonne pas)

Là, les coups sont trop durs. Pourquoi personne ne m'a dit ça ? C'est tellement beau, ça semble tellement vrai, tellement logique. J'essaie d'étouffer les sanglots qui secouent tout mon corps. Et Mimi intervient, nature et pleine de grâce, confondant mes sanglots avec des ronflements.

- 'Val, tu fais peur aux enfants avec tes ronflements. On dirait l'ogre du Petit Poucet'

Tant mieux ! La vie reprend ses droits ; je souris. Mimi, ta boutade m'a sauvé des affres du chagrin.

Je me sens libéré. Je m'endors, merci, Mimi. Peut-être vais-je rêver de la seule femme qui me comprendra vraiment, qui saura me donner de l'amour vrai, pour moi, pour nous, pour notre petit bébé à venir, et tous ceux qui suivront.

*

* *

Je me réveille hébété ; il est 17h30 et il commence à faire sombre. Mimi est penchée sur moi et me secoue gentiment.

- 'Val, réveille-toi, il n'y plus personne, ils vont fermer. J'ai faim et je commence à avoir froid'
Ah ! Mimi et ses besoins primaires... Mais bon, je me rends compte que je vous ai dépeint Myriam sous un jour peu flatteur pour son intelligence et pour sa finesse. A force d'user de boutades je passe pour le pire des machos affublé de la pire des gourdes. Je pense que les deux assertions sont fausses et que je dois à Mimi une petite mise au point. Tout d'abord, vous l'avez constaté, je n'ai pas digéré de devoir me coltiner quelqu'un d'autre en voyage. Mais tout compte fait, c'est Mimi et c'est plutôt pas mal.
Je taquine et titille ma compagne de voyage et c'est bien sûr symptomatique de l'intérêt que je lui porte. Je serais plus distant autrement, plus carré, moins joueur mais aussi, moins attentif. Elle joue le jeu, elle aussi, et probablement de la même façon, voire avec plus de tact ! J'ai un sale caractère de vieux garçon. J'adore exagérer et ne donner qu'un seul éclairage aux situations : celui qui m'intéresse. J'use de jugements péremptifs comme dans un jeu. C'est typiquement latin, et dans le pays de mes ancêtres ça s'appelle la 'macagne'. En Provence, la même chose et ça s'appelle la galéjade. Ca se joue à plusieurs, le but du jeu étant de 'prendre en main' les autres sans se 'faire prendre en main' soi-même. Par exemple, je clame haut et fort ne pas aimer les diminutifs et j'appelle Myriam 'Mimi'. En réponse, et parce qu'elle se rend compte que c'est surtout vrai quand ça me concerne, elle m'appelle Val. Un partout, la balle au centre. Vous l'avez compris, ce jeu nécessite une mauvaise foi à toute épreuve et de la finesse pour ne pas augmenter la prise en main par une ficelle trop visible qui se retournerait contre son utilisateur. Ma mère rajouterait à l'intention de mon père que les hommes sont tellement pétris de mauvaise foi que ça dépasse souvent le cadre du jeu. Mon père lui répondrait qu'après 45 ans de mariage lui aussi l'aime comme au premier jour et que surtout elle ne change rien... (*ce qui constitue une superbe prise en main !*)

Ceci dit, Mimi s'appelle Myriam. Bon, mais Mimi, ça lui va tellement mieux. Certes elle a des besoins primaires, et je serais tenté d'ajouter comme nous tous. Sa spontanéité les lui fait exprimer plus naturellement que certaines autres personnes. Mais quel bonheur, quelle joie de ne pas avoir à constamment déchiffrer des signes subliminaux. Quel confort de ne pas supporter des mines hypocrites et des sous-entendus voulant dire le contraire de ce que l'on ressent ! Elle a un caractère affirmé, voire emporté et réagit vivement aux gens et aux situations. Tant mieux ! La situation serait bien pire avec une empotée ou une sainte nitouche apeurée. Elle a des manies, et des rites. Pas vous ? Moi, qui suis si parfait (!), j'en ai quelques-uns. Ouvrez l'œil, vous verrez !

Bon, tout cela est bel et bon mais c'est bien connu : les émotions ça creuse. Les empanadas de midi sont loin. Mimi va me faire une syncope si nous ne trouvons pas à nous restaurer (*vous voyez, j'exagère encore*). Je me renseigne auprès du personnel de la piscine qui avec un sourire éclatant me répond qu'ils vont fermer. Bon, ça je savais, mais un restaurant, dans le coin. Si, si, ils sont fermés ; c'est dimanche et le soir tout est fermé. Il faut aller au bord du lac, il y a des marchands ambulants et des bancs. Après avoir consulté Mimi, dont la réaction pourrait servir à illustrer un livre de dictons au chapitre 'ventre affamé n'a pas d'oreilles', nous décidons de tenter notre chance au Lac. Dans la pénombre, il est difficile de discerner les ingrédients utilisés pour les préparations offertes. Nous choisissons la prudence et nous prenons des 'anticuchos' (*sorte de grosses brochettes de bœuf grillées au barbecue*) servies sur de grandes tranches de pain, des choclos y queso (*épis de maïs bouillis avec du fromage de quadrupède*), nous arrosons tout ça d'Arequipeña. Succulent et tellement plus authentique qu'un Sheraton Intercontinental !

Il est 20h00, et l'ambiance s'étiole, un peu comme à la sortie d'un match de foot. Il nous faut maintenant trouver un moyen pour rentrer à l'hôtel. Je me renseigne auprès de nos compagnons de brochettes qui sourient à pleines dents à l'idée de chercher un taxi. (*J'aime comment les gens de ce pays se paient gentiment de votre tête de touriste, sans agressivité, avec bonhomie*). Ils m'indiquent de faire comme eux, de prendre un 'collectivo'. C'est une sorte de minibus qui dessert des lignes plus ou moins régulières et qui part lorsqu'il est suffisamment plein, c'est à dire avec des voyageurs pendus aux fenêtres. Seulement nos co-brochetteurs ne vont pas dans le centre... à nous de trouver le bon colectivo. On nous recommande le 'Tingo Tiger' (*peut-être pourra t'on le reconnaître aux rayures sur sa carrosserie ?*) Des norias de véhicules bondés passent sous notre nez ; à côté du conducteur, côté passager, donc, un aboyeur annonce à toute allure une liste de destinations (*à moins que ce ne soient des insultes, ou la recette de la tarte aux pommes*). Circonspect, mais ne renonçant pas, je décide de tenter un 'Centro' ? à tous les aboyeurs des véhicules et voir leurs réactions. Les 5 premiers m'ignorent d'une force rare ; le 6^{ème} nous fait de grands signes impatients

et démarre en trombe alors que nous posons le deuxième pied sur le plancher du minibus. Nous nous écroulons sur les voyageurs déjà assis, ce qui à l'air de faire partie du folklore car aucun ne relève, pas même du coin d'un sourcil. Nous nous acquittons du Nuevo Sol par personne dû pour le trajet (*soit environ 50 centimes d'€*). Et nous commençons notre périple, toutes les banlieues sud, puis l'est pour aborder le centre par le nord. Nous arrivons à la Plaza de Armas de façon quasi inespérée une heure et demie après le départ de Tingo. Mimi dort sur mon épaule depuis près d'une demi-heure. Mes muscles sont un peu douloureux de ce côté là mais quel soulagement d'avoir pu me repaître de son parfum délicat nonobstant par la même occasion – et avec une joie ineffable -les autres reliefs du paysage olfactif environnant. Je décide de raccompagner Mimi à sa chambre avant d'aller téléphoner à l'agence. L'ascension des escaliers de l'hotel Regis est une torture pour Mimi qui s'écroule à peine la porte poussée derrière moi.

Je me mets en quête d'une cabine téléphonique. Ca risque de faire un peu tôt pour l'agence. J'appellerai sur le portable de Gabrielle. Logiquement à cette heure là elle est coincée dans les embouteillages.